

La philosophie, entre science et gnose : Présentation à la soutenance

En prenant appui sur les débats qui ont entouré l'émergence de la physique quantique, cette thèse vise à étudier le rôle des paradigmes dans l'acte cognitif, afin de démontrer que ce qu'on désigne communément sous le nom de science est en réalité une forme de pensée mixte, qui prend position sur le plan métaphysique sans même sans apercevoir.

Elle cherche également à montrer qu'en séparant la science de toute récupération par la philosophie, on peut mettre en lumière l'existence d'une autre économie de la connaissance, où la plupart des paradoxes et des apories qui paralysent la raison cessent d'être perçus comme tels. Il s'agit de la gnose, ouverture radicale au réel qui existe depuis toujours aux marges de la pensée philosophique, mais qui ne peut être expérimentée qu'à l'occasion d'un dessaisissement de l'esprit vis-à-vis du système de tensions internes dans lequel consiste, ultimement, la philosophie. Pour illustrer la façon concrète dont une telle approche peut clarifier le travail de la science, je me suis notamment appuyé sur l'exemple de la psychobiologie, discipline née de la psychosomatique qui étudie l'interaction entre le corps et l'esprit, notamment dans le déclenchement, l'évolution et la guérison de la maladie.

Enfin, dans le cadre d'une réflexion toujours ouverte sur l'ultériorité de la philosophie, la dernière partie de l'analyse porte sur la possibilité de trouver une issue au modèle fermé hérité de la phénoménologie critique, par une expérimentation de l'instant présent envisagé comme acte de thérapeutique transcendante.

Aux origines

Mon travail ne présente pas de problématique forte au sens formel du terme, car il s'organise avant tout autour d'une certaine manière d'interroger la philosophie et la science depuis un champ de perception autre. Ce dernier, comme je l'ai souligné, ne peut être atteint par une simple démarche intellectuelle, mais uniquement par une expérience qui relève essentiellement de la déchirure, de la chute ou de l'illumination.

Dans mon cas particulier, c'est à l'occasion de mon mémoire de maîtrise que j'ai pour la première fois réussi à formuler de façon claire la problématique qui a guidé toutes les recherches ultérieures. Le thème sur lequel j'avais alors choisi de travailler était la

psychologie des masses, et très rapidement, l'analyse de la dialectique entre la masse et le Maître m'a amené à me poser la question de savoir s'il était possible que l'humanité se libère un jour du cycle de la violence.

Seulement, plus j'ai avancé dans mon travail, et plus j'ai eu le sentiment d'avoir abouti à une impasse. En dépit des changements apparents qui semblaient suggérer une possible résolution positive des absurdités de l'histoire, j'en étais arrivé à la conclusion que cette dernière était en réalité gouvernée par un petit nombre de schémas inconscients, et que toutes les tentatives de les dépasser les avaient seulement reproduits sous d'autres formes. A la fin, cette intuition d'une aliénation immanente à la nature humaine était tellement forte que la seule image que j'ai trouvée pour la désigner a été celle du Cercle, dans lequel la civilisation me semblait condamnée à tourner indéfiniment en rond.

Par la suite, lorsque François Laruelle m'a proposé de faire mon DEA sur la notion de causalité, cette problématique, qui était d'abord politique, s'en enrichie d'éléments épistémologiques. De ce point de vue, le contact avec la non-philosophie a provoqué une évolution assez paradoxale de mes conceptions. D'un côté, en étudiant la façon dont la pensée occidentale avait échoué à dépasser un certain nombre d'apories fondamentales liées à la théorie de la connaissance, j'ai radicalisé encore mon intuition du caractère carcéral de la réalité. Mais, d'un autre côté, des éléments nouveaux étaient venus la remettre en question. Tout d'abord, et même si j'avais alors des difficultés à saisir ce dont parlait François Laruelle quand il faisait référence à l'Un, je me suis progressivement rendu compte que la non-philosophie percevait ce Cercle dans lequel j'étais en train de tourner, mais qu'elle arrivait néanmoins à l'envisager depuis son dehors.

Par la suite, cette possibilité d'une issue s'est aussi vue confirmée par ce que je découvrais sur la physique quantique. En travaillant sur la causalité, en effet, j'en suis venu à m'intéresser à ce qui s'était passé au début du siècle avec la série de découverte qui ont permis la naissance de cette discipline. Or, celle-ci était à tel point en rupture avec tous les modèles classiques qu'elle semblait impliquer l'existence d'un nouveau mode de cohérence du phénomène, et donc, d'une autre économie de la connaissance.

Le problème, c'est qu'arrivé à ce point, je me suis rendu compte que j'étais arrivé devant une espèce de seuil. Le passage à cet autre mode de cohérence demandait une sorte de saut (quantique, on le devine) qui ne pouvait pas être réalisé par le seul biais intellectuel.

Les rêves

Or, que ce qui m'a finalement poussé à faire le pas décisif a été une série de rêves gnostiques que j'ai commencé à faire à cette époque, qui portaient presque tous sur les limites de la rationalité face à l'univers, et dont la force était telle qu'ils ont progressivement balayé les constructions intellectuelles dans lesquelles j'étais empêtré, pour les remplacer par à une perception beaucoup plus profonde et plus vivante.

Je ne compte évidemment pas tous les raconter, mais j'aimerais en citer deux, parce qu'il résument en quelque images tout ce que j'ai ensuite cherché à développer par le biais discursif.

Premier rêve : la montagne : dans ce rêve, je me voyais en train de grimper une montagne très particulière, qui semblait entièrement recouverte de livres. J'essayais de progresser de mon mieux, mais comme ils l'offraient aucune prise stable, il s'avérait que plus j'essayais d'avancer, et plus je glissais. Je les écartais donc en masse hors de mon chemin, pour me rendre compte - au fur et à mesure qu'ils me passaient sous mes yeux - qu'il y avait une sorte de hiérarchie dans les matières. Ainsi, la première couche était faite d'ouvrages portant sur les langues, puis venaient ceux sur les sciences de la nature, puis l'histoire, les sciences humaines, etc. Cherchant frénétiquement une prise, je les rejetais tous les uns après les autres, jusqu'au moment où il n'est plus resté qu'un seul ouvrage... de philosophie.

Pourtant, bien qu'ayant rejeté tous les autres livres sans scrupules, j'ai soudain ressenti une sorte de tristesse terrible à l'idée de devoir renoncer aussi à celui-ci. Et ce en dépit du fait que je voyais bien que sous lui, il y avait du roc, et, donc, une prise stable. J'étais tout à coup confronté à un choix essentiel, que je ne voulais pas prendre. Je ne comprenais pas, en effet, pourquoi on me demandait d'abandonner la philosophie.

Sur le coup, ce rêve m'avait paru un peu absurde, mais par la suite, j'ai pu mesurer à quel point son contenu était profond. La philosophie, en effet, s'est toujours voulue comme la forme de connaissance la plus haute. Ou plutôt, comme l'expression la plus authentique de l'esprit humain. Cette identité, je l'avais toujours tenue pour acquise, et je considérais que s'il devait

y avoir un conflit, c'était entre la philosophie et les disciplines qui réduisaient l'homme au rang d'objet. Or, pour la première fois, je voyais exprimée de façon claire que la limite ne passait peut-être pas là où je l'avais situé, et que même la discipline qui s'était faite la championne de l'humanité et de la vérité pouvait participer du mal qu'elle prétendait combattre. De façon remarquablement claire, ce rêve me montrait qu'une certaine connaissance, au lieu de libérer la conscience, avait tendance à la garder indéfiniment dans l'indétermination.

Deuxième rêve : le Dédale : peu après ce rêve, j'en ai fait un second, qui en a en quelque sorte précisé le sens. Ce songe me montrait un immense complexe fait de métal sombre. C'était une sorte de labyrinthe sans fin, qui n'avait pas de base et pas de sommet. Sa population était composée d'êtres difformes et craintifs, dont les corps étaient en grande partie mécaniques, qui portaient des masques, et travaillaient fiévreusement dans le but de modifier constamment la disposition de ce dédale, afin de le rendre toujours plus résistant et efficace. Ils semblaient persuadés, en effet, qu'il existait un Ennemi démesurément puissant qui cherchait à le pénétrer pour le détruire, ce qui ne cessait d'alimenter un sentiment d'urgence et de peur à l'intérieur de ses murs.

Pourtant, bien qu'il grouillait d'activité, personne ne savait par qui tout ce complexe avait été créé, ni pour quelle raison. La population, en effet, était frappée d'amnésie, et aucun de ceux qui avaient franchi l'enceinte extérieure du Dédale n'en était revenu, si bien que personne ne pouvait affirmer quoique ce soit sur la nature de ce fameux Ennemi. La vie entière de cette société était donc organisée selon le postulat paradoxal d'une menace dont on ne pouvait rien savoir, mais dont il se fallait se protéger en renforçant le dispositif qui empêchait d'avoir la moindre information sur elle. De ce fait, la vie dans le complexe était insupportable : car même si, en apparence, le Dédale protégeait les habitants, il s'agissait d'une gratitude extorquée, puisqu'ils devaient tout se sacrifier pour lui, leur conscience étant conditionnée par le besoin de sécurité et le désespoir.

Je n'ai que des souvenirs assez confus des autres choses que j'ai perçues dans ce rêve, où une multitude d'éléments et de récits semblaient se croiser, mais je me souviens en revanche qu'à un moment donné, mon attention a été attirée sur le destin d'un des habitants du Dédale. Il me semblait qu'il jouissait d'un statut particulier, quelque chose comme enfant de l'un des membres de la classe dirigeante, et il devait se faire opérer par une équipe médicale pour remplacer une partie mécanique de son corps qui ne fonctionnait plus. Or, dans un coin de la pièce, se tenait un Ange d'apparence humaine (c'était le seul à jouir de ce privilège dans tout le rêve), totalement blanc, l'air impassible. A un moment donné, il a avancé, et il a passé ses bras autour de la créature qui se faisait opérer. C'était une étreinte très douce et aimante, mais en même temps, extraordinairement puissante. Pendant ce temps, la créature se débattait, avec une expression mêlant l'horreur et l'extase, et je ressentais ce qui lui était

communiqué à cet instant.

La scène suivante, je la voyais errant dans les rues, un sourire béat sur les lèvres. Il répétait : " L'amour ! L'amour permet de sortir du Dédale !", mais les gens fuyaient de peur en voyant l'expression de son visage. A ce moment-là, il a approché d'une des grandes portes, et l'a ouvert, provoquant une panique énorme partout autour de lui. Cependant, je n'ai pas eu l'occasion de voir ce qui se trouvait derrière, pour la simple raison que l'instant suivant, la perspective avait encore changé, et que je me retrouvais dans la peau de l'un des habitants du Dédale, qui était en train de s'enfuir par peur d'affronter ce qu'il y avait à l'extérieur. Il s'enfuyait par une enfilade de couloirs, et à chaque tournant, une porte blindée se refermait derrière lui. A la fin, il s'était terré dans une pièce minuscule, et une série de protections se sont abattues derrière lui pour en boucher l'accès et le rendre totalement hermétique, selon une logique d'accumulation totalement absurde. La dernière chose que j'ai perçu avant de me réveiller était l'immense soulagement qu'il ressentait à être enfin en sécurité derrière ces épaisseurs de murs.

La prison phénoménale

Je dois dire que ce rêve a eu plus d'influence sur moi que tous les philosophes que j'ai pu lire. Et surtout, il a déterminé un retournement complet du modèle dans lequel j'étais alors enfermé sans même m'en rendre compte.

Lorsque j'ai travaillé sur la phénoménologie, j'ai souvent été fasciné par ce concept d'une réalité qui se manifestait par le biais d'une autre, mais qui, en elle-même, ne pouvait jamais être perçue. Mais en dépit de cette impossibilité pour le phénomène d'être en adéquation avec lui-même, je n'avais jamais vu quoique ce soit à redire à cette conception. Kant, en effet, avait rigoureusement démontré que la chose en soi ne pouvait être connue, et que, quoiqu'il fasse, l'esprit était condamné à rester enfermé dans une sorte de sphère de résonance étanche. C'est sur cette base qu'il a posé un interdit sur la métaphysique, et qu'il a déclaré qu'il était impossible de connaître le monde suprasensible.

Or, ce rêve du Dédale m'a apporté une série d'indices extrêmement précieux pour démontrer ce circuit fermé. Il était clair, effet, que les limites du Dédale, bien que correspondant à celles du phénomène sensible, n'étaient pourtant que l'œuvre d'une peur collective, suffisamment puissante pour affecter à un niveau extrêmement profond la façon dont la réalité se manifestait

à nous. Ce que me montrait ce rêve, c'est que le principe qui verrouillait véritablement le monde phénoménal n'était pas la " chose en soi ", mais la peur, qui une fois installée, engendrait automatiquement les conditions de sa reproduction, y compris sur le plan logique et cognitif. Il y avait, dans tout cela, une très forte notion d'auto-saisissement, que je n'avais pas pleinement perçu auparavant.

Par ailleurs, il mettait directement en parallèle cette conception phénoménologique aliénante avec d'une part la crainte de la mort, et de l'autre une structure politique totalitaire, en montrant qu'en définitive, l'activité créatrice de l'esprit pouvait être déformée de façon à limiter ses perceptions et à l'enfermer à l'intérieur de lui-même, dans un labyrinthe en forme de Monde. Cette triangulation ne m'avait jamais traversé l'esprit, et lorsque j'en ai saisi le sens, j'ai compris qu'elle ouvrait la possibilité d'une transfiguration du monde phénoménal à partir d'un dessaisissement interne.

Par la suite, j'ai pu mesurer à quel point un certain nombre des lignes de séparation que je tenais pour constitutives du champ de la conscience étaient en réalité le produit d'une violence. Le réel-en-tant-qu'Un, qui était d'abord un concept obscur à mes yeux, s'imposait désormais comme une présence vivante, mais dont la simplicité était sans cesse brouillée par les jugements qui s'antéposaient à lui, donnant naissance à des systèmes de maîtrise dont la philosophie était finalement l'illustration la plus tragique, puisque tout en se tenant au plus près de cette ouverture, elle s'était finalement révélée incapable de l'accepter pleinement.

A partir de là, toutes les recherches que j'ai entreprises par la suite ont eu pour but de mettre en lumière ces effets d'occultation, en explorant systématiquement tout ce qui pouvait se trouver en marge de la pensée et de la science contemporaine. La critique que je mène à ce niveau n'est pas une dénonciation, mais résulte plutôt d'un refus de l'indétermination dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui quant au réel. Il me semble, en effet, que ce que nous entendons aujourd'hui par ouverture est en réalité une indécision, qui peut se manifester par une infinité de décisions philosophiques, mais qui cache finalement un refus de se confronter à ce qui pourrait se révéler au-delà des limites de tout système.

Le Monde, entendu au sens gnostique, est né d'un oubli qui s'est transformé en évidence. J'ai essayé d'approcher son seuil, non pour essayer de prouver quelque chose, mais surtout pour partager une expérience, en donnant à ressentir ce qui se produit quand une brèche s'ouvre dans ses murs. De la même façon, il n'y a pas, dans mon travail, de prétention à dire un chemin privilégié. Carl Gustav Jung rapporte que dans les tribus primitives, lorsqu'un individu fait un rêve spécial (ou rêve « mana »), il est tenu de le dire aux autres pour qu'ils

puissent profiter de son message. A partir de là, s'il est vrai que nous formons, tous, une communauté transcendante, rien ne me semble plus logique que de proposer à la lecture ces rêves à caractère transcendantal, comme point d'entrée possible dans la gnose.

Boris Sirbey